

**RIEF****Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

**10 | 2020****La vérité et ses ruses**

---

## Marmontel traducteur, ou les ruses de la réécriture

*Marmontel the translator, or the ruses of rewriting***Pierino Gallo**

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/6051>

DOI : 10.4000/rief.6051

ISSN : 2240-7456

**Éditeur**

Seminario di filologia francese

**Référence électronique**

Pierino Gallo, « Marmontel traducteur, ou les ruses de la réécriture », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 10 | 2020, mis en ligne le 10 novembre 2020, consulté le 12 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/6051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.6051>

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 novembre 2020.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Marmontel traducteur, ou les ruses de la réécriture

*Marmontel the translator, or the ruses of rewriting*

Pierino Gallo

---

- 1 Que nous dit la traduction, et notamment la traduction d'auteur, du contexte dans lequel elle s'effectue ? Que se cache-t-il derrière les choix du traducteur ? Peut-on vraiment faire confiance à un texte traduit sans connaître le projet qui le sous-tend ? Et, enfin, dans quelle mesure la traduction participe-t-elle au processus de création ? Ces questions, d'ordre général, acquièrent au siècle des Lumières un intérêt particulier : la France des « philosophes » se doit en effet de procurer à son public un ensemble de valeurs qui lui soient propres en promouvant, dans un climat d'ouverture internationale, les principes d'un nouvel âge<sup>1</sup>. La traduction fournit dès lors aux écrivains non seulement un laboratoire poétique, mais aussi une toile de fond où ils peuvent glisser et camoufler leur propre pensée, en tissant un récit « second » en prise avec le temps. Porteur d'une vérité plus ou moins subjective, le discours du traducteur enseigne et interprète, imite et réécrit, à travers un dialogue mobile qui englobe les lecteurs. D'ailleurs, nous le savons, « toute traduction est inscrite dans des conditions [...] culturelles et idéologiques précises »<sup>2</sup>, de telle sorte qu'en étudier la pratique à telle ou telle époque (chez tel ou tel écrivain) équivaut, pour ainsi dire, à en pénétrer la couche secrète, pour relier la vie du sens à ses propres motivations, le travail du traducteur à ses intentions profondes.
- 2 C'est cet ancrage précis, lié aux enjeux et à la fabrique de l'écriture, qui nous servira de guide pour appréhender le projet de Jean-François Marmontel (1723-1799), traducteur tour à tour de Pope et de Lucain. Dans ce but, nous soumettrons ses traductions à un examen ciblé, en essayant de faire surgir les dispositifs textuels que le « philosophe » emploie pour dévoiler sa voix. Nous étudierons donc les marques de subjectivité détectables dans *La Boucle de cheveux enlevée* et dans *La Pharsale*, pour ensuite mettre ces textes en résonance avec l'œuvre et la pensée de Marmontel. C'est à partir des « intrusions auctoriales » qui abondent dans ce corpus – reformulations, ajouts, suppressions agissant tant sur le plan linguistique que sur le plan de l'énonciation – que

nous pourrons enfin saisir, sous la plume du Limousin, les enjeux d'une véritable poétique de la ruse.

## ***Currere ad gloriam. Pope et La Boucle de cheveux enlevée***

- 3 Rarement, dans l'histoire de la critique marmontélienne, l'atelier du traducteur a fait l'objet d'une étude attentive : les quelques pages dont on dispose aujourd'hui sur ce sujet sont lacunaires ou pas assez développées<sup>3</sup>. Et pourtant, la traduction marque l'œuvre de Marmontel de maintes façons, en se liant tantôt à des réflexions théoriques<sup>4</sup>, tantôt à des tentatives de réécriture. La pratique de la traduction, qui plus est, se double chez notre auteur d'un programme idéologique ; ce qui permet de mieux comprendre l'imbrication constante, dans son écriture, entre langue et jugement, astuces verbales et transmission d'idées.
- 4 Il suffit, pour s'en convaincre, d'analyser son Pope français et d'éclaircir, tour à tour, l'horizon du traducteur, le contexte de rédaction et la nature du texte traduit. Quand et pourquoi Marmontel traduisit-il Pope ? Quelles raisons motivèrent son choix textuel ? L'écrivain s'en explique quelque peu dans un passage de ses *Mémoires* : c'est à l'automne 1745, dans une litière le conduisant de Toulouse à Paris, qu'il eut « le temps de traduire en vers le poème de *La Boucle de cheveux enlevée*, amusement dont le produit allait être bientôt pour [lui] d'une si grande utilité »<sup>5</sup>. L'opération, en effet, avait un but multiple : introduire le jeune poète dans la carrière des lettres et assurer sa renommée au sein des cercles parisiens. Traduire *The Rape of the Lock* (1712, 1714, 1717), en outre, c'était flatter le Père des « philosophes », dont le penchant pour le poète anglais était connu<sup>6</sup> : dans la lignée d'Horace et de Boileau, Alexander Pope (1688-1744) avait su incarner le néoclassicisme européen ; sa poésie raffinée et sa verve satirique avaient reflété et rectifié l'esprit d'un âge.
- 5 C'est donc, sans surprise, chez Voltaire, que Marmontel récita sa traduction quelques mois après son arrivée dans la capitale<sup>7</sup>, en préparant, pour ainsi dire, son chemin vers la gloire.
- 6 Ce projet, par ailleurs, reste visible à plusieurs endroits du texte. Si, littérairement, la version française demeure au-dessous de l'original, ses sens cachés fascinent et interrogent. L'histoire narrée par Pope, du reste, se prêtait assez aux jeux polysémiques. Toute l'intrigue de la *Boucle* était axée, effectivement, sur une querelle risible : l'enlèvement, par un baron, d'une simple mèche de cheveux appartenant à une damoiselle (Belinda). Cette controverse, on le devine, ouvrait le champ aux interprétations : la raillerie des jeunes aristocrates et la peinture des vanités frappaient, de fait, des vices universels, en brossant des caractères que les lecteurs pouvaient appréhender dans une optique transhistorique.
- 7 Le disciple de Voltaire, déterminé à trouver sa place dans les salons, le savait bien : sa traduction de *The Rape of the Lock* devait lui offrir une vitrine privilégiée, aussi bien qu'une « tribune ironique » où faire entendre ses thèses<sup>8</sup>. À cet égard, le style et la langue du traducteur donnent matière à réflexion. Ce qu'on peut remarquer, à première vue, chez Marmontel<sup>9</sup>, c'est l'emploi, beaucoup plus accentué que dans la source, du lexique de la satire ironique. Ainsi, prenant pour cible la galanterie, le mot « *Offence* » (chant I) devient dans la traduction « amoureux larcin » (*Boucle*, I, v. 1) ; «

*trivial things* », « audace badine » (I, v. 2) ; « *well-bred Lord* », « un Lord tendre & galant » (I, v. 8). Transformations auxquelles s'agence le commentaire suivant (absent dans l'original) : « Dans de simples mortels que de témérité ! / Dans des cœurs amoureux quelle inhumanité ! » (I, v. 11-12). La lecture de Marmontel ou, devrions-nous dire, son interprétation, se laisse saisir d'emblée : le traducteur opère, dès l'*incipit*, des glissements de sens qui visent à renforcer l'effet ironique du texte, tout en reliant son choix des mots à une critique des « galants ». Signalant l'intrusion du « philosophe », les phrases exclamatives, enfin, n'ont d'autre but que de railler le monde frivole de Pope (à savoir, d'amplifier l'absurdité de ses tableaux) et de créer une connivence avec le lecteur français, bien conscient des dérives de la frivolité<sup>10</sup>. L'épisode du jeu de cartes à l'Hampton Court Palace (chant III) est en ce sens un morceau emblématique. Après maintes comparaisons empruntées au genre épique (Marmontel, à l'instar de Pope qui parodie Homère, décrit la scène comme une bataille guerrière), le traducteur donne au récit une teinte caricaturale. Le petit cercle mondain réuni pour le tournoi ressemble plutôt, chez Marmontel, à une secte hiérarchisée, un monde à part que les cartes viennent personnifier : le Roi de Pique, tel un vrai cardinal, porte un « long manteau de pourpre » (traduction peu fidèle de « *many-colour'd robe* » ; *Boucle*, III, v. 68) ; les quatre Rois ont une barbe qui les rend « encore plus vénérables » (détail absent dans l'original ; III, v. 46) ; à la place de simples « valets » (« *Knaves* ») on trouve des « gardes » (III, v. 50) et des « esclaves » (III, v. 70, 72, 108). Deux ajouts confèrent enfin à l'épisode une violence parodique : l'une des Reines, jalouse, « Court sur le Roi de Treffle & lui perce le flanc. / [La blancheur de ses mains se souilla de son sang] » (III, v. 84-85) ; un « Maure, noyé dans son sang répandu, / Avec ses meurtriers expire confondu » (III, v. 100-101). C'est un « spectacle tragique » (« *confusion* » en anglais ; III, v. 99) qui est mis en scène ici juste avant – étonnant contraste ! – le rituel du café. La boucle de Belinda une fois coupée (III, v. 184-187), il ne reste plus au Baron qu'à reconnaître son geste et à s'engager dans une querelle qui s'étendra jusqu'à la fin de l'œuvre.

- 8 À ce propos, la tirade de Clarissa, témoin du « vol capillaire », mérite d'être relue, car si elle résume d'un côté l'esprit du poète anglais, elle crée également dans le récit un espace transitionnel, à savoir une brèche poétique où la parole du traducteur peut s'infiltrer sans peine :

Say why are Beauties prais'd and honour'd most  
 The wise man's passion, and the vain man's toast ?  
 Why deck'd with all that land and sea afford,  
 Why Angels call'd, and Angel-like ador'd ?  
 Why round our Coaches crowd the white-glov'd Beaus,  
 Why bows the side-box from its inmost rows ?  
 How vain are all these glories, all our pains,  
 Unless good sense preserve what beauty gains :  
 That men may say, when we the front-box grace,  
 Behold the first in virtue, as in face !  
 [...] trust me, dear ! good humour can prevail,  
 When airs, and flights, and screams, and scolding fail.  
 Beauties in vain their pretty eyes may roll ;  
 Charms strike the sight, but merit wins the soul.  
 (*Rape of the Lock*, V, v. 9-34)  
 Que sert à la Beauté ce culte imaginaire,  
 Qui confond sous ses loix le sage & le vulgaire ?  
 Que lui sert, pour orner ses attraits séduisants,

Que la terre & la mer épuisent leurs présents ;  
 Que d'un carosse en foule assiégeant la portière,  
 De jeunes étourdis une troupe légère  
 S'empressent à l'envi de nous donner la main,  
 Et pour être aperçûs bordent notre chemin ?  
 Pourquoi, lorsqu'au spectacle on nous voit dans nos loges,  
 Tous ces saluts profonds, ces regards, ces éloges ?  
 De ces respects flatteurs quelle est la vanité !  
 Si chez nous la sagesse apui de la Beauté,  
 Ne fait dire au Public, à l'aspect d'une femme :  
 Vous voyez un beau corps, qu'anime une belle ame.  
 [...] Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce & paisible  
 A pour persuader une force invincible ;  
 Mais les discours amers, les murmures, les cris,  
 Le ton fier & hautain aigrissent les esprits.  
 Pour se faire adorer, vainement une Belle  
 Roule amoureusement une vive prunelle :  
 Les yeux seuls sont frappés de cet éclat trompeur ;  
 Mais le mérite a le droit de captiver un cœur.  
 (Boucle, V, v. 17-57)

- 9 La comparaison des textes ne laisse ici aucun doute : Marmontel applique une ligne de traduction dont le langage parle à ses contemporains. Tout en respectant, dans le sens général, les vues de Pope, le traducteur développe, à force d'ajouts et de commentaires (on compte 25 vers dans la source contre les 41 vers de la traduction), les notions-clés qui les régissent pour en tirer, en définitive, une véritable leçon morale.
- 10 Toute l'argumentation est en effet fondée, chez Marmontel, sur le syntagme nominal « culte imaginaire » (v. 17) et est orientée de manière à actualiser les principes du modèle : c'est en ce sens qu'il faut comprendre l'allusion au théâtre<sup>11</sup> (passe-temps préféré de la noblesse d'Ancien Régime) ou l'assertion, basée sur une idée d'évidence, « De ces respects flatteurs quelle est la vanité ! » (v. 27).
- 11 Il en est de même, enfin, pour la suppression du trop flatteur « *Why Angels call'd, and Angel-like ador'd ?* » (littéralement « Pourquoi on les appelle Anges et on les adore comme des Anges ? ») : la dimension angélique laisse la place, chez le Français, à une description légère, vouée plutôt à l'illustration d'une société volage.
- 12 On retrouve *in nuce* dans ces vers, et un peu partout dans la traduction française, les motifs et le style des futurs *Contes moraux*<sup>12</sup>. Les flous sémantiques de l'ironie permettent au « philosophe » non seulement d'exercer son pinceau, mais aussi de provoquer chez le lecteur une expérience de dessillement. C'est ce même dialogue « entre les lignes », cette écriture au décryptage oblique, que reprendront les fictions marmontéliennes<sup>13</sup>, en assurant à leur auteur un succès international<sup>14</sup>.

## À l'ombre de Lucain

- 13 Il faut attendre 1759, précisément la fin du mois de décembre, pour que Marmontel se lance dans sa deuxième et dernière traduction<sup>15</sup>. À cette époque, certes, les enjeux ont changé<sup>16</sup> : l'obscur provincial de 1746 est devenu « homme du monde » ; ses premières tragédies<sup>17</sup> et ses articles pour l'*Encyclopédie*<sup>18</sup> lui ont conféré une certaine réputation. En 1759, en outre, Marmontel a déjà connu Versailles<sup>19</sup> et obtenu, grâce aussi à ses connaissances, le brevet du *Mercure*<sup>20</sup>. Sa version de *La Pharsale* aurait dû consolider

cette renommée et contribuer à la campagne académique entreprise sous l'égide de Voltaire<sup>21</sup>.

- 14 Commencée dans une cellule de la Bastille, où le Limousin resta du 27 décembre 1759 au 7 janvier 1760<sup>22</sup>, cette traduction est en effet intéressante à plusieurs titres<sup>23</sup> : si d'une part, elle témoigne d'un poéticien plus mûr, connaisseur des Anciens et de l'esthétique classique<sup>24</sup>, d'autre part elle nous dévoile un écrivain habile, conscient des libertés liées au geste traductif. La préface-plaidoyer placée à la tête du tome I trahit cette double posture. Après une sorte de bilan sur les qualités de l'œuvre, diminuées, en France, par l'ampoulé Brébeuf<sup>25</sup>, Marmontel nous renseigne sur son mode opératoire : « Ce poème – écrit-il – avoit [...] besoin d'être traduit, non pas servilement, mais avec choix, avec intelligence » (*Pharsale*, t. I, p. V). Pour lui, le traducteur doit être surtout un homme de goût, un érudit prêt à adoucir, s'il le faut, le texte original<sup>26</sup>. Ainsi, lit-on plus bas, « j'ai considéré l'ébauche de ce poème [*La Pharsale*] comme un arbre vigoureux & touffu, dont il y avoit à retrancher bien des branches infructueuses ; et sans le tailler au ciseau, j'ai cru qu'il falloit l'émonder » (t. I, p. XIV) ; « Quelquefois Lucain est obscur par un excès de précision, & souvent aussi la langue latine a un vague qui laisse à l'esprit le soin de décider ou d'achever le sens » (t. I, p. XV). C'est ce soin que Marmontel privilégie dans sa version en prose, guidé, nous informe-t-il, par l'« importance de l'objet » :

Le poème de la *Pharsale* est le tableau le plus effrayant des maux de la guerre civile. C'est la leçon de l'*Illiade* présentée sous une autre face ; & dans aucun tems, il n'est inutile de faire sentir aux peuples que [...] l'ambition des grands ne les emploie qu'à forger leurs propres chaînes, & qu'à verser leur propre sang. (t. I, p. XVII)

- 15 Porteuse d'une leçon politique, *La Pharsale* peut donc transmettre un exemple susceptible d'instruire à travers les siècles, tout en ouvrant aux traducteurs la voie d'un « réaménagement » signifiant.
- 16 La suite de la préface marmontélienne, d'ailleurs, n'est qu'une espèce de traité sur la « dangereuse politique » et l'« injuste domination » (t. I, p. XVIII), un récit-confession où le « philosophe » nous livre, à travers l'histoire ancienne, sa vision du pouvoir<sup>27</sup>. Il n'est pas difficile, par exemple, d'entrevoir, derrière l'image de la Rome patricienne<sup>28</sup>, un reflet de la France de Louis XV : la mollesse de Pompée et la cruauté de César y sont peintes de façon à évoquer la conduite égoïste et immature du Bourbon<sup>29</sup>. On pourrait rapprocher de ces pages l'article « Grand » de l'*Encyclopédie*<sup>30</sup> (1757), ou encore quelques passages du roman *Bélisaire* (1767) sur le rôle du monarque<sup>31</sup>. Conçue dès 1765, cette fiction politique nourrit, de par ses thèses, la plume du traducteur, en y traçant, nous le verrons, des pistes de lecture.
- 17 Quelques exemples, choisis parmi les plus représentatifs de la version française, suffisent à le montrer : la traduction de *La Pharsale* s'accompagne chez Marmontel d'une manipulation stratégique du modèle, surtout lorsqu'il s'agit de restituer les portraits des personnages ou de traduire les prises de parole à caractère politique.
- 18 Voici comment le texte français nous présente les chefs romains prêts à s'affronter :
- Pompée sur le déclin des ans, amolli par le long usage des dignités pacifiques, avoit oublié la guerre au sein du repos ; tout occupé de la renommée [...], il se reposoit sur son ancienne fortune, sans se préparer des forces nouvelles : il lui restoit l'ombre d'un grand nom.
- Tel au milieu d'une campagne fertile, on voit un chêne antique et superbe, chargé des dépouilles des peuples & des trophées des guerriers. Il ne tient à la terre que par de foibles racines ; son poids seul l'y attache encore. Il n'étend plus dans les airs que des branches dépouillées [...].

Au nom, à la gloire d'un grand capitaine, César joignoit une valeur qui ne souffroit ni repos, ni relâche, & qui ne voyoit de honte qu'à ne pas vaincre dans les combats. Plus la résistance est opiniâtre, plus il s'obstine à la forcer. Où l'ambition, où le ressentiment l'appelle, c'est là qu'il vole le fer à la main. Jamais le sang ne lui coûte à répandre. Hâter ses succès, les poursuivre, saisir & presser la fortune qui le seconde, abattre tout ce qui s'oppose à son élévation, & s'applaudir de s'être ouvert un chemin à-travers des ruines ; telle étoit l'ame de César. (*Pharsale*, t. I, livre I, p. 9-10)

- 19 Les écarts par rapport au texte latin sont innombrables<sup>32</sup> : le choix, parfois très libre, des adjectifs (« amolli » pour « tranquillior » ; « foibles » pour « validis »), l'emploi de certains mots plutôt que d'autres (« ambition » pour « spes » ; « ressentiment » pour « ira »), l'absence, dans la traduction, de toute « faveur divine » (« favori numinis ») et l'insistance, par une paraphrase, sur le « sanguinaire » César (« Jamais le sang ne lui coûte à répandre ») sont autant d'éléments qui installent dans le récit des portraits pathétiques (« telle étoit l'ame de César »). Dotés de profondeur, les personnages acquièrent ici une fonction moralisante : héros négatifs, ils annoncent dans leurs gestes une épopée tragique ; contre-exemples politiques, ils témoignent par contraste d'un idéal sous-jacent. C'est cette forme de pouvoir idéalisé que le traducteur dépeint, au livre IX, sous les traits de Caton, chef stoïque et pacifique qui incarne dans ses valeurs le *credo* des Lumières. Son discours aux soldats, suite à la mort de Pompée, en donne un aperçu ; appelé à interroger l'oracle d'Hammon (divinité libyenne), Caton prononce « ces paroles dignes de l'ancre prophétique » :

Quid quaeri Labiene<sup>33</sup> iubes ? an liber in armis  
 Occubuisse velim potius, quam regna videre ?  
 An sit vita nihil, et longa ? an differat aetas ?  
 An noceat vis nulla bono ? Fortunaque perdat  
 Opposita virtute minas ? landandaque velle  
 Sit satis, et numquam successu crescat honestum ?  
 Scimus, et haec nobis non altius inserit Hammon.  
 Haeremus cuncti superis, temploque tacente,  
 Nil facimus non sponte dei : nec vocibus ullis  
 Numen eget : dixitque semel nascentibus auctor  
 Quidquid scire licet : sterilis nec legit arenas,  
 Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.  
 Estne dei sedes, nisi terra, et pontus, et aer,  
 Et coelum, et virtus ? superos quid quaerimus ultra ?  
 Juppiter est quodcumque vides, quodcumque moveris.  
 Sortilegis egeant dubii, semperque futuris  
 Casibus ancipites : me non oracula certum,  
 Sed mors certa facit : pavidus, fortisque cadendum est.  
 Hoc satis est dixisse Jovem.  
 (*Pharsalia*, liber IX, v. 566-584)

- 20 Ce qui donne dans la traduction :

Que veux-tu, Labienus, que je demande ? Si j'aime mieux mourir libre, les armes à la main, que de vivre sous un tyran ; si cette vie n'est rien que le retardement d'une vie heureuse & durable ; s'il y a quelque force au monde qui puisse nuire à l'homme de bien ; si la Fortune perd ses menaces, quand elle s'attaque à la Vertu ; s'il suffit de vouloir ce qui est louable, & si le succès ajoute à ce qui est honnête ? Nous savons tout cela, & Ammon lui-même ne le graverait pas plus profondément dans nos cœurs. Nous sommes tous dans la main des dieux ; & que leur oracle se taise, ce n'est pas moins leur volonté que nous accomplissons. La divinité n'a pas besoin de paroles : celui qui nous a fait naître, nous dit, quand nous naissons, tout ce que nous devons savoir. Il n'a point choisi des sables stériles pour ne s'y communiquer qu'à

un petit nombre d'hommes : ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché la vérité. La divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, & le cœur de l'homme juste ? Pourquoi chercher si loin les dieux ? Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tu sens en toi-même. Que ceux qui, dans un avenir douteux, portent une ame irrésolue, aient besoin d'interroger le sort : pour moi, ce n'est point la certitude des oracles qui me rassûre, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, & c'est assez. (*Pharsale*, t. II, livre IX, p. 271-273)

- 21 La ligne traductive de Marmontel, on le voit, est ici régie par l'amplification : le lexique et la structure rhétorique du discours obéissent à des vecteurs conceptuels (l'opposition entre la Fortune et la Vertu, le succès et l'honnêteté, l'esprit divin et le zèle superstitieux), qui en orientent la lecture. C'est d'ailleurs de « tyran », et non pas de « royaume » (« *regna* »), qu'il s'agit chez Marmontel, de sentiments profonds (« ce que tu sens en toi-même ») et pas seulement d'inspiration pratique (« *quodcumque moveris* »). À la voix du philosophe fait écho celle du déiste : ce Caton, plus voltairien que lucanien<sup>34</sup>, est en effet une esquisse du général Bélisaire, « la plus douce » et « la plus juste » des figures politiques, dans laquelle vient se résoudre le mariage de la foi et de la raison :

Dieu – dit Bélisaire à l'Empereur Justinien – nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord ensemble, la lumière de la foi et celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer. La révélation n'est que le supplément de la conscience : c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel et du fond de mon âme. Il n'est pas possible qu'elle se démente, et si d'un côté je l'entends me dire que l'homme juste et bienfaisant est cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances. [...] Ô qui que vous soyez, laissez-moi ma conscience : elle est mon guide et mon soutien. Sans elle je ne connais plus le vrai, le juste ni l'honnête ; le mensonge et la vérité, le bien et le mal se confondent.<sup>35</sup>

- 22 La primauté de la conscience, l'importance des actions morales et, en politique, de l'intégrité de l'homme, trahissent, dans le Caton marmontélien<sup>36</sup> et plus tard dans Bélisaire, une intention édifiante. Les « vérités » du lieutenant romain résonnent d'ailleurs d'un bout à l'autre de *La Pharsale* française en déclinant, au fil des pages, les fondements d'un « catéchisme des rois »<sup>37</sup>. Ainsi, c'est par cette sorte de *leitmotiv* que le traducteur ponctue son travail de réécriture, travail qu'il fonde, de façon quasi systématique, sur la récurrence des mots « raison » et « équité », « justice » et « liberté »<sup>38</sup>. Comme dans la célèbre prosopopée du livre I, où la Patrie, « tremblante & consternée » (développement de « *trepidantis imago* »), rappelle les troupes de César au respect de la justice : « Où allez-vous, Romains ? où portez-vous mes enseignes ? si vous êtes justes & citoyens, arrêtez ; un pas de plus seroit un crime »<sup>39</sup> (*Pharsale*, t. I, livre I, p. 13).
- 23 Mode de pensée et ruse de l'écriture, la pratique traductive agit sous la plume de Marmontel comme une sorte de catalyseur : véhicule d'idée, elle canalise la « vérité » du « philosophe » et en fournit un protocole interprétatif ; projet doté d'une dimension contextuelle, elle inscrit les leçons du texte A dans la conjoncture historique du texte B, en éclairant l'horizon du traducteur. Par écart, adaptation, ou infléchissement, les modèles revivent ainsi grâce à un acte de récupération qui les marque de son empreinte. Ce que les traductions de Marmontel nous ont appris, c'est qu'il n'est pas possible d'isoler telle ou telle option stylistique du traducteur par rapport à la volonté et à la recherche de connivence qui la motivent. Les constructions antithétiques de l'ironie (*La Boucle des cheveux enlevée*) et les intrusions moralisantes (*La Pharsale*)



relevées dans notre corpus l'ont bien montré : grâce aux transferts propres à la traduction, les textes sources sont investis d'un but second qui en renouvelle la portée, esthétiquement aussi bien qu'idéologiquement. Derrière le masque de Pope et de Lucain, c'est l'écrivain Marmontel, le penseur et l'homme social qui se rassemblent, parfois simultanément, pour nous livrer leurs messages.

---

## NOTES

1. Voir, sur ce sujet, S. Charles, « Traduire au dix-huitième siècle », dans J. Mallinson (dir.), *The Eighteenth Century now : boundaries and perspectives*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 133-147.
2. F. Piselli et F. Proietti, « Introduction », dans Id., *Les Traductions comme textes politiques. Un voyage entre France et Italie (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 12.
3. Par ordre chronologique de parution : E. Blondel, « Marmontel, traducteur de *La Pharsale* de Lucain », dans J. Ehrard (dir.), *De l'Encyclopédie à la Contre-Révolution. Jean-François Marmontel (1723-1799)*, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1970, p. 117-145 ; D. Reynaud, « Marmontel et Mercier à l'Homme de Pope », dans A. Cointre et A. Rivara (dir.), *La Traduction des genres non romanesques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Metz, Centre d'Études de la Traduction, 2003, p. 31-45.
4. Voir, par exemple, *Poétique française*, Paris, Lesclapart, 1763, t. I, p. 171-178, p. 251-252, la préface qui ouvre la traduction de *La Pharsale*, Paris, Merlin 1761, t. I, p. I-LXXIX, et l'article « Traduction » des *Éléments de littérature*, éd. S. Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005, p. 1080-1085.
5. J.-F. Marmontel, *Mémoires*, éd. J. Renwick, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 203.
6. Voici ce qu'il en dit, par exemple, dans la vingt-deuxième de ses *Lettres philosophiques* (1734) : « Vous pouvez [...] aisément vous former quelque idée de M. Pope ; c'est, je crois, le poète le plus élégant, le plus correct et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte ; on peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, et que ses sujets pour la plupart sont généraux et du ressort de toutes les nations », dans Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. O. Ferret et A. McKenna, Paris, Classiques Garnier, « Classiques Jaunes », 2010, p. 154. Il ira, dans la même lettre, jusqu'à traduire un extrait de la *Boucle de cheveux enlevée*.
7. Dans le paragraphe précédent nous avons identifié chez Marmontel une stratégie délibérément choisie : « flatter le Père des philosophes ». Il y a en même temps le revers de la médaille : faire en sorte que ce dernier apprécie à sa juste valeur le talent de son jeune admirateur qui pouvait se targuer de s'être imposé une tâche infiniment plus ardue que celle menée à bien par l'abbé Desfontaines. Décidément pas à la hauteur de la mission qu'un véritable poète aurait dû s'imposer, ce dernier – partisan du moindre effort – s'était contenté de traduire le poème de Pope en prose. Marmontel aurait-il essayé, sur une période indéfinie, et avec un peu trop d'enthousiasme, de faire valoir sa propre supériorité en insistant sur la nature infiniment moins difficile du travail accompli par son devancier, qui avait néanmoins connu une certaine notoriété (éditions de 1728, 1732, 1738, 1743) ? Nous savons, par exemple, que Marmontel récita *La Boucle de cheveux enlevée* chez Voltaire au mois de mars (?) 1746 (voir Voltaire, *Correspondence and related documents*, éd. Th. Besterman, Genève, Institut Voltaire, 1970, t. IX, lettre D3339, p. 418). Mais pourquoi, deux mois plus tard, un Voltaire visiblement excédé, devait-il écrire à sa nièce, Madame Denis : « Il traduttore di Pope me divenne fastidioso ; fo piu conto d'uno de' vostri

capelli che di tutti li ricci di Belinda » [Le traducteur de Pope me devint fastidieux ; j'accorde plus d'importance à un de vos cheveux qu'à toutes les boucles de Belinda], *Ibid.*, t. X, lettre D3388, p. 21. C'est nous qui traduisons.

8. Comment jugea-t-on la qualité de la traduction, qui avait reçu le permis d'imprimer, signé Crébillon, le 20 avril 1746 ? Le compte rendu paru dans le *Mercure de France* en juillet 1746 (p. 96-100) n'est ici d'aucun secours. Il se contente d'observer que « la versification est facile et agréable » (p. 96).

9. Toutes nos citations de *La Boucle de cheveux enlevée* sont tirées de l'édition originale : *La Boucle de cheveux enlevée, poème héroï-comique composé en anglois par M. Pope, & traduit en vers françois par M. M\*\*\**, Paris, Jacques Clousier, 1746 (dorénavant *Boucle*). Pour le texte anglais, nous utilisons, en revanche, l'édition en cinq chants parue à Londres en 1717 : *The Rape of the Lock*, dans *Works of M. Pope*, London, Bowyer, p. 109-155.

10. Au siècle des Lumières, « la galanterie devient le synonyme du libertinage et fait ainsi disparaître l'idéal ancien. L'éthique de la galanterie sera transformée en savoir de séduction des libertins et l'esthétique galante débouche sur la littérature libertine [...] qui s'intéresse plus au "suavium" qu'au "osculum" ou "basium" », J. Steigerwald, « Le Baiser galant : approches d'une configuration érotique de "l'esthétique galante" autour de 1700 », dans A. Montandon (dir.), *Les Baisers des Lumières*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 11-30, p. 29-30. Voltaire résume bien l'avis de son siècle dans l'article « Galant » de l'*Encyclopédie*, Paris, Briasson, 1757, t. VII, p. 427.

11. « Pourquoi, lorsqu'au spectacle on nous voit dans nos loges, / Tous ces saluts profonds, ces regards, ces éloges ? », v. 25-26.

12. *Alcibiade*, le premier conte moral de Marmontel, paraîtra neuf ans plus tard, en 1755, dans les colonnes du *Mercure*. Sur la structure et les thèmes des *Contes moraux* (1761), voir P. Gallo, « Introduction », dans J.-F. Marmontel, *Alcibiade ou le Moi, Les Quatre Flacons et autres contes*, éd. P. Gallo, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 9-21.

13. « L'ingénieur Académicien [Marmontel] qui nous a donné les *Contes Moraux*, s'est montré à la fois Philosophe et Homme du monde. À la peinture des nuances mobiles de nos ridicules, il a joint les couleurs durables de la morale », L.-S. Mercier, « Avertissement », dans *Id.*, *Contes moraux*, Amsterdam/Paris, Merlin, 1769, p. I-II.

14. Sur la fortune des *Contes moraux* et l'efficacité de leur formule, voir M. Angus, « From Marmontel to Berquin : the Dynamic Concept of Morality in Eighteenth-Century French Fiction », dans *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 6, 1977, p. 285-302.

15. *La Pharsale de Lucain, traduite en françois par M. Marmontel*, Paris, Merlin, 1766, 2 vol. (dorénavant *Pharsale*).

16. Sur le parcours de Marmontel entre 1746 et 1759, voir S. Lenel, *Un homme de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle : Marmontel. D'après des documents nouveaux et inédits*, Paris, Hachette, 1902 (notamment ch. 2 et 3, p. 53-131).

17. *Denys le Tyran* (1748) ; *Aristomène* (1749) ; *Cléopâtre* (1750) ; *Les Héraclides* (1752) ; *Egyptus* (1753).

18. Vingt-quatre articles littéraires et trois articles philosophiques entre 1753 et 1758.

19. En tant que secrétaire des Bâtiments du Roi (1753-1758).

20. C'est Madame de Pompadour qui lui fit donner cette charge le 27 avril 1758.

21. Voir J.-F. Marmontel, *Correspondance*, éd. J. Renwick, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1974, t. I, lettres 55, 56, 57, 58, p. 68-70. Rappelons aussi que le poème de Lucain cristallisait au XVIII<sup>e</sup> siècle des enjeux de taille, exposés par exemple dans le chapitre que lui consacre Voltaire dans l'*Essai sur la poésie épique* (1733). Si Voltaire critique son style « ampoulé », il y trouve néanmoins l'exemple d'une épopée historique, sans recours à la mythologie (éd. D. Williams, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 436-438). C'est dans cette même lignée que s'inscrit la traduction proposée par Marmontel.

22. Marmontel avait été reconnu, injustement, pour l'auteur d'une satire contre le duc d'Aumont (*Parodie de Cinna*). Sur cette affaire, voir J.-F. Marmontel, *Mémoires*, cit., p. 399-404.
23. Des échantillons de ce travail parurent dans le *Mercur de France* entre avril 1761 et juillet 1763.
24. C'est à cette époque qu'il prépare les matériaux de sa *Poétique française* (1763). Voir J.-F. Marmontel, *Mémoires*, cit., p. 423.
25. *La Pharsale de Lucain, ou Les Guerres civiles de César et de Pompée*, Paris, Antoine de Sommaville, 1654. C'est toujours à travers cette traduction, pompeuse et affectée d'après Boileau (*Art poétique*, I, v. 98-102), que les Français jugeaient Lucain dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.
26. Telle était la position de Voltaire en matière de traduction : « [...] malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie », *Lettres philosophiques*, cit., lettre 18, p. 140.
27. À savoir, son idée d'un gouvernement qui conjugue les vertus de justice, de bienveillance et de sagesse « éclairée ». Voir, à ce sujet, J. Renwick, « Jean-François Marmontel : the formative years (1753-1765) », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 76, 1970, p. 139-232.
28. Les événements racontés par Lucain se passent effectivement pendant la guerre civile romaine (49-45 av. J.-C.), conflit qui mena au succès de César et à la dissolution de la république.
29. Rappelons, à ce propos, que ce fut par ordre de Louis XV que Marmontel fut emprisonné le 27 décembre 1759. Voir *supra*, note 22.
30. « La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des *grands* se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les *grands* sont despotes, & les peuples esclaves. Si les nobles sont des tyrans, le mal est sans remède [sic] : un sénat ne meurt point. » (*op. cit.*, t. VII, p. 848). Et plus bas : « Si le prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils [les oppresseurs du peuple] sont perdus », *Ibid.*, p. 850.
31. Voir J.-F. Marmontel, *Bélisaire*, éd. R. Grandroute, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1994, notamment ch. 8, p. 79, ch. 13, p. 153-155 et ch. 14, p. 170. « Marmontel entreprit *Bélisaire*, véritable testament moral et politique [...] à l'intention de Louis XV, dans l'espoir d'inciter le souverain à gouverner de la façon vertueuse et philosophique qu'une certaine partie de l'opinion française attendait depuis vingt ans », J. Renwick, « Marmontel et *Bélisaire* : réflexions critiques sur les *Mémoires* », dans J. Ehrard (dir.), *op. cit.*, p. 49-70, p. 55.
32. « [...] alter vergentibus annis / In senium, longoque togae tranquillior usu / Dedidit jam pace ducem : fama que petitor [...], / Nec reparare novas vires ; multumque priori / Credere fortunae, stat magni nominis umbra. / Qualis frugifero quercus sublimis in agro / Exuvias veteres populi, sacrataque gestans / Dona ducum ; nec jam validis radicibus haerens, / Pondere fixa suo est : nudosque per aëra ramos / Effundens [...]. / [...] Sed non in Caesare tantum / Nomen erat, nec fama ducis : sed nescia virtus / Stare loco : solusque pudor non vincere bello. / Acer, et indomitus ; quo spes, quoque ira vocasset, / Ferre manum, et nunquam temerando parcere ferro. / Successus urguere suos : instare favori / Numinis : impellens quicquid sibi summa petenti / Obstaret : gaudensque viam fecisse ruina. », *Marci Annaei Lucani Pharsalia, sive De Bello Civili, Libri X*, Glasguae, Roberti Urie, 1751, liber I, v. 129-150 ; toutes nos citations de l'épopée latine seront tirées de cette édition.
33. Lieutenant de César pendant la Guerre des Gaules, Titus Labienus avait intégré les troupes de Pompée en 49 av. J.-C., sans doute à cause de l'ingratitude de son ancien chef.
34. Voltaire était revenu sur la philosophie de Caton au chapitre 4 de *l'Essai sur la poésie épique* : « [...] le plus bel endroit qui soit dans Lucain, et peut-être dans aucun poète, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de Jupiter Hammon », *Essai sur la poésie épique*, cit., p. 437.
35. J.-F. Marmontel, *Bélisaire*, cit., ch. 15, p. 183-184.

36. « Telles furent les mœurs de Caton [...] : suivre les lois de la nature ; vivre & mourir pour son pays ; [...] se faire un culte de la justice, de l'honnêteté une inflexible loi, du bien général un intérêt unique », *La Pharsale*, t. I, p. 81-82.

37. L'expression est de Voltaire. voir J.-F. Marmontel, *Correspondance*, cit., t. I, lettre 109, p. 142.

38. Souvent au prix d'un forçage de l'original : voir, par exemple, t. I, p. 12, 81-82, 262 ; t. II, p. 123, 173, 183, 246-247, 271, 332.

39. Le mot « crime », absent chez Lucain, est un ajout significatif. On lit, dans la version latine : « [...] quo tenditis ultra ? / Quo sertis mea signa viri ? si iure venitis, / Si cives : huc usque licet », *Pharsalia*, liber I, v. 190-192.

## RÉSUMÉS

Le but de cette étude est de soumettre les traductions de Marmontel (1723-1799), *La Boucle de cheveux enlevée* (1746) et *La Pharsale* (1766), à un examen précis, en essayant de faire surgir les dispositifs textuels que le « philosophe » emploie pour dévoiler sa voix. L'article s'attache donc à étudier les marques de subjectivité (commentaires, écarts, réécritures, ajouts) détectables dans ces deux textes, pour ensuite mettre les projets qui les sous-tendent en résonance avec la vie, l'œuvre et la pensée de Marmontel. C'est à partir des intrusions auctoriales dont regorgent ces traductions que l'on pourra enfin saisir, sous la plume du Limousin, les enjeux d'une véritable poétique de la ruse.

The purpose of this study is to submit the translations produced by Marmontel (1723-1799) of *La Boucle de cheveux enlevée* (1746) and *La Pharsale* (1766) to a close examination in order to see how the textual devices used by the *philosophe* reveal his own voice. The article seeks therefore to study the markers of his subjectivity (comments, deviations from the text, rewritings, additions) which are detectable in these two productions, in order to see how the intentions that underlie them find echoes in Marmontel's life, work and thought. It is on the basis of the authorial intrusions that abound in these translations that we will finally be able to grasp how the pen of this native of Limousin betrays the issues at stake in what really is a poetics of ruse.

## INDEX

**Keywords** : Marmontel (Jean-François), Pope (Alexander), Lucan, translation, rewriting, truth

**Mots-clés** : Marmontel (Jean-François), Pope (Alexander), Lucain, traduction, réécriture, vérité